

JOSÉ MARIA EGUREN

Deux motifs esthétiques

traduit et présenté par Daniel Lefort

Vision nocturne

La nuit est l'ombre du jour, le principe de la lumière, le corollaire du théorème ignoré; c'est le néant détenteur de mondes. On ressent comme un signe de repos la beauté du Chaos, mais elle est fervente et inlassable. Elle échappe à la connaissance, mais si nous n'avions vu la lumière du jour et si ne brillaient pas les étoiles, nous saurions quand même que c'est une ombre. Sa couleur éteint les couleurs et elle recèle le coloris de toutes les choses qu'elle recouvre. Elle veille sur le berceau des hommes, elle conserve les anciennes lois et les souvenirs. À la promenade de la nuit concourt un monde fervent de nuances voilées et de voix claires ou au sourd accent. Les vents nocturnes passent par les couloirs sous les frondaisons et les voûtes sourdes. Le bleu se cache et la lucarne de la montagne allume sa lampe de feu. L'ombre s'enténèbre. Chaque parfum est un symbole. On entend une voix errante. Que sera-t-elle? Où s'en ira-t-elle? Vers les villas lointaines et les châteaux de la nuit. Un aileron carré passe, et brillent des yeux jaunes. Dans l'enclos des dunes, le hibou à voix de fausset énonce les apophtegmes nocturnes. La vastitude se contracte dans les ténèbres et surgit le minuscule vital. Un papillon de jaspe blanc brille comme une lumière; les grillons fifreurs chantent, avec la sauterelle. Il

règne une douce opalescence dans ce fallacieux climat de métamorphose, ce monde d'agitation et de marasme. Il règne des émotions naturelles, multiples. Que ressentira la pentatome infime à la vue du hibou jaspé et plateresque? La nuit peint ses êtres avec des arabesques opaques qui répondent à l'essence énigmatique de la ténèbre. Le grand-duc aura aux yeux du staphylin ou de la fourmi l'apparence d'un château médiéval ensorcelé. Ces visions s'agrandissent démesurément dans la nuit et se dispersent par les champs arborés. Elles s'en vont vers les hautes demeures suggestives et les créneaux fantômatiques des tours. La nuit détient l'archétype des rêves. C'est une divine extravagance ou un poème solennel: son ode est mystique, sa dramaturgie prodigieuse. Derrière son monde de bleus niche un autre monde, impalpable. Par dessus son panthéisme, elle occulte un Dieu. La nuit est adorable par son mystère et ses chimères, ses bagatelles et ses rêves. Dans l'ombre, les trivialités sont aimables, et les lumières plus lumineuses. Elle est incomparable comme source d'apaisement et boutefeu de la fantaisie. Elle transmet les esprits et les souvenirs. Je l'aime pour son mystère, pour ses jardins de fleurs liliales et pour ses yeux profonds. Je l'aime aussi pour sa note douce et pour ses jolis souvenirs. Toujours m'ont attiré ses lumières lointaines et ses jardins inviolés. Les nuits d'été sont enchanteresses, et leur ambiance aux terrasses de la mer. Je me rappelle certaines heures sous les gloriottes estivales et dans les galeries pleines d'embûches galantes, le chèvrefeuille du jardin, vigilant et gracieux, et la fête de lune. *(Une nuit, je fus invité à un feu d'artifice. Le dispositif s'élevait sur une plate-forme à fleur d'eau. La terrasse était obscure, bondée d'amitiés joyeuses et d'inconnus. J'avais à mon côté une petite fille de douze ans, couleur d'écume. Elle était blonde et si enjouée que tous les spectateurs alentour se mirent à sourire. Elle dissipait la vulgarité de ces feux et ses yeux brillaient dans l'ombre comme fin diamant. J'avais dix-huit ans, les insinuations de la fillette me plaisaient et j'y répondais par de légères paroles. Les animateurs distraits par les guirlandes embrasées, je pus m'adresser à elle, dans le silence intermittent — «je ne te permets pas de me donner un baiser» me répondit-elle, s'écartant avec vivacité. Surpris de sa*

répartie prématurée mais perspicace, j'essayai vainement de m'approcher d'elle. « Je ne veux pas te voir tout près avec un regard amoureux » — *Quel est ton nom?*, lui demandai-je avec anxiété. — Je m'appelle Nuit — me dit-elle. Plusieurs amis s'interposèrent involontairement et je la perdis de vue. Les feux d'artifice allaient se terminer lorsqu'une gloire de lumière illumina tout l'espace vert. Nos amis prirent congé. Je sentis des bras très doux qui m'entouraient, puis une voix qui sussurait « je t'aime », et rien de plus. Je la cherchai toute la nuit parmi la multitude. Pas un ami ne put me dire où elle était. Ils m'affirmèrent qu'ils ne se souvenaient pas d'elle, que je l'avais imaginée. De ma vie je ne l'ai revue, et je n'ai pas su son nom. C'était une créature inconnaissable : une brume de beauté. J'ai du remords de ne pas avoir donné un baiser à la nuit.) Tout le nocturne est doux, resplendit et s'évanouit en fumée. Un galvanisme étrange nous entoure, un créationnisme éternel. L'amour de la nuit ne simule pas celui de la mort. Les fantômes sont simples et ne peuvent regarder la lumière sereine. Leur perception est inconnue. La piété du tombeau provoque l'horreur, celle de la nuit caresse et console. Elle est de la couleur du rêve, avec des nuances et des tons innombrables comme ceux de l'imagination. Son théâtre est lyrique ou dramatique; sa mimique, fantômale. Les salons de la nuit doivent briller d'une très vive lumière bleutée, en un bal costumé, comme dans les lanternes magiques. Ils doivent parfumer la vie, comme les maisons les roses blanches; ils doivent renfermer la porte scellée du destin. Dès la première ombre commence le drame lyrique de la Nature, les brasiers de la forêt s'allument et brille la ville de diamant du grand charbonnier de la nuit. Tous les orchestres invisibles jouent sur la scène cosmographique où tiennent leurs rôles les paramos noirs et les fleuves, où toutes les montagnes sont les divas. Mais la nuit est plus mystérieuse que ces représentations et seuls quelques génies en ont entrevu le secret. La musique révèle une partie du monde ésotérique, c'est la voyante, l'initiatrice des sciences maîtresses et des actions illustres, la sœur de la nuit et du souvenir. Chopin est le poète nocturne de la musique, il incarne l'ombre et la lumière. Sa gamme est bleu foncé comme les profonds

brouillards ou blanche et tendre tels les jasmins du Cap dans les nuits malabares. Son *Nocturne n° 1* a la grâce de l'amour et dans la seconde partie, ses notes sont obscures et troubles comme la couleur de la nuit, raréfiées comme les hautes heures. Chopin commence un nocturne dans le serein, et par chaque angélique variation, va haussant le ton d'une douceur affinée jusqu'à donner le frisson de la proximité d'un nouveau plan ignoré. Sa *Marche funèbre* est la marche de la nuit morte. Elle passe noblement avec des notes endeuillées pour s'achever dans une consolation d'une délicatesse infinie. C'est sa propre marche, parce que Chopin est une nuit. Le musicien chemine dans des galeries de ténèbres, passe par des salons obscurs, écarte les voiles et accède au cœur de la nuit pour lui demander le sentiment et s'élever à sa hauteur. Beethoven dans le *Clair* s'envole dans des abstractions mélancoliques jusqu'à dépasser l'astre triste. Il s'en va au-delà de la lune. Il l'a ressentie profondément, il sait son secret désolé et ses hauteurs paniques. Dans le mysticisme de Beethoven gît le savoir auguste, le don profond des élévations qui monte au-delà des astres, là où la nuit est la plus obscure. La lune représente la jeunesse romantique de la nuit. Aujourd'hui elle est *démodée*¹ mais elle sera toujours la confidente de l'amour, qui est la vertu première. Dans la nature, tout facteur nécessaire comme la lune possède une valeur esthétique primordiale; la lune, qui influe sur le tempérament et sur les organismes, soulève l'imagination noctambule et fait partie de toute vie terrestre. Dans la nuit poétique, la lune se met en tenue de gala ou en toilette de deuil; nous la voyons bleutée, blanche, jaune, verte, certaines fois comme une lanterne chinoise blonde orangée, d'autres fois suspendue en prière ou naufragée des nuages; déjà, elle outrepassa les sommets sublimés et c'est un crépuscule vert, mélancolique. Elle s'éloigne par les vastes solitudes ou tremble et miroite entre les ombres hautes. Sa lumière

1. En français dans le texte (n. du t.).

remplit d'estampes les fontaines endormies et dessine des paradis dans le recoin fleuri. Elle se pare des attributs de la nuit aux innombrables facettes; on dirait plusieurs lunes. La lune de Pierrot, sentimentale et virevoltante, n'est pas celle du rossignol, liliale, ni celle de Schubert, vénitienne. Elle offre maintenant la distinction des parterres anglais ou la solitude des lagunes. Elle est l'amie du pâtre et des collégiennes. Elle nous touche au cœur comme la reine magique et nous remplit de nostalgies comme l'ombre et la chanson. *(De temps en temps, selon les circonstances de la vie, revient à ma mémoire une nuit de lune. C'était la saison d'été et la station des bains de mer se vêtait de gala. Les couples en fête partaient en promenade; nous, les enfants, nous jouions dans les vieux bateaux sur la plage. Ce coin de mer avait une beauté napolitaine qu'aurait chantée Lamartine avec les mélodieux accents de sa «Graziella». Après une courte absence, j'arrivai dans les jours pittoresques où les jeux deviennent des amourettes et les amours, jeux. Je me souviens d'une petite fille âgée de dix ans, à la chevelure sombre et vêtue de blanc. Elle était très altière mais délicate; elle avait été promise et, bien qu'elle fût l'une des plus belles et des plus gracieuses de la saison, nous nous observions de loin. Au sommet de la dune, il y avait une maison de bois en ruines. Les ais encoquillés se détachaient avec des cassures, la chaleur du soleil faisait choir ses états en morceaux, seul demeurait son squelette avec ses fenêtres obscures. Mais elle avait une beauté ineffable, au sommet allègre des rampes sablonneuses, modelées par le vent. Nous fûmes nous promener à cet endroit par une nuit de fête. La lune prêtait sa pâleur à la pente et nous, les baigneurs de tous âges, courions sur les contrebas escarpés. C'est là que se tenait la fillette vêtue de blanc, avec sa petite perruque sombre. Elle me parut aussi belle que la lune et aussi aimable que ses pâles traits. Je l'accompagnai à la villa argentée et elle fut la blancheur de toute ma nuit. Elle était le tendre ressouvenir d'une vision céleste de la lune; elle était l'astre heureux qui m'envoyait des caresses; elle était là pour donner le départ de mes songes poétiques. La main dans la main, je ne me séparai d'elle de toute la nuit. Les enfants m'appelaient en vue de l'important projet de détruire totalement la villa marine. À moi, les folles polissonneries me déplaisaient. J'aimais ces vieux bouts de bois de même que la petite fille esprit de lune, ma compagne. Je sentais cet œillet blanc de*

la nuit, cette aurore poétique de toute mon âme. Ce fut sans doute l'amour. Nous restions la main dans la main, inséparables, et nous comprenions la poésie de la mer et de la nuit de bonheur. La petite fille avait les tendresses et les vertus des êtres auxquels le destin réserve une vie d'éphémère beauté. Au moment de nous séparer, elle me dit : « Cette nuit a été pour toi, je veux que tu te souviennes de moi toujours ». Je lui baisai la main et les joues, noblement, comme je l'avais lu dans les livres de contes, mais saisi d'une véritable émotion. Comme elle s'éloignait, je lui demandai si elle m'aimait. Je ne sais si elle entendit mes paroles, je ne sais si elle répondit à ma question. À la lumière de la lune et dans la brume de la plage que je n'ai jamais revue depuis, elle répéta d'une voix mystérieuse et triste — « toujours ». « Toujours », la parole mourait dans l'énigme, la parole du temps comme la nuit sainte. Les années ont passé. Je sais qu'elle est en Europe sous une dalle blanche.) La nuit est éternelle. Qu'on ne dise pas que son existence est apparente, elle existe comme cause. Malgré ses manifestations, elle reste l'inconnue. C'est la grande mythique. On pénétrera le mystère diurne que restera encore cachée la vérité de la nuit. Si, en un temps magique, un souffle étrange dissipait cette ombre, perdurerait son essence pure, parce que la lumière s'éteint et que la nuit est la véritable existence; c'est « toujours » qui est le mot infini. J'aime la nuit pour son mystère perpétuel, pour ses influences miraculeuses, pour ses régions endormies et enchantées et pour la piété de son sommeil. Qui me laissera pénétrer comme le génie dans les forêts somnifères de la nuit ! Là, derrière les lacs qui reflètent l'arcane et les arbres dormant de fatigue, je trouverais la demeure de l'attente, sur son autel de cumulus, et je feuilletterais le livre de velours où sont les énigmes de la nuit et la dictée de ses rêves.

Nuit bleue

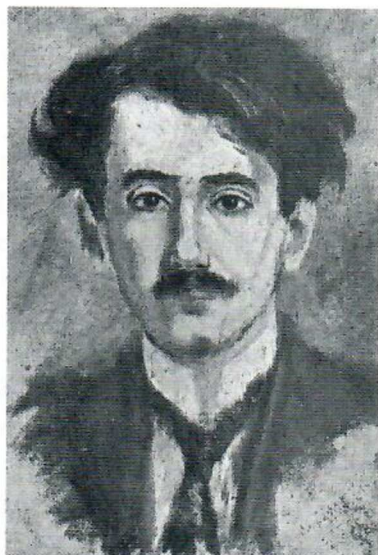
La détrempe nocturne s'étendait, bleu-verte, avec des clartés mates de mi-obscurité. Onze heures sonnaient. Des brumes salées revêtaient la jetée. Le son des vagues s'endormait tout en bas, comme un dieu profond aux sourires blancs. Une gerbe de brouillard apparut sur la falaise et franchit la balustrade. C'était mon aimée, du temps passé; un myrte de songe, l'annonce vaporeuse d'autres jours. La lumière ténue des arrivées. Encore une fois tu es là, comme hier, comme toute la vie. Ce sera toute la vie. Encore une fois la nuit a tressailli, elle a pressé son train d'ombre. Où nous conduira cette nuit? Tu parles si près et si loin de moi que tes paroles ne peuvent mourir. Elles resteront dans l'infini; quand je te sens à mon côté, j'ai l'impression d'y être aussi; comme il est proche! Tu n'as ni les mêmes yeux ni les mêmes lèvres que les autres femmes et s'ils n'étaient pas si doux, tu serais terrifiante. Tu possèdes la fraîcheur de cire des fleurs d'oranger; belle sur le bleu de la nuit. Un baiser de toi est le principe ignoré, la création de quelque chose de très beau. En toi s'assemblent les couleurs pour tracer une aile blanche; mouette de tous les ciels. Tous les espaces t'attendent, de même que les avenues ombreuses. Tous les chemins ont un nom mais il en est un innommé. Il doit être beau jusqu'à l'horreur. Tu dissipes l'épouvante de la nuit; parce que tu es une lumière. Quand tu marches, tu bleuis les ombres. Dans la splendeur méridienne on te voit imprécise, comme le jasmin de la ténèbre et le bleu-vert du matin. Mais tu es une lumière qui a illuminé mes yeux. Tu me guideras par le sentier dans la brume, comme un ange endormi. Tu t'es tue; je ne connais pas tes souvenirs; je n'arriverai jamais à les connaître. Tu es mystérieuse comme la vie même. Une tendresse qui serait à tout instant une promesse. Tu es la femme que vit Chopin quand il composa sa ballade; un baiser donné dans un jardin d'apparition. Dieu et toi connaissez la vérité que tu me transmets. Je ne sais rien de cet amour qui a existé depuis le rêve du monde dans le cœur de Dieu. Il a été déterminé comme cette nuit et cette balustrade; comme l'avenue où l'on aperçoit les lumières et où s'entend

une chanson également inconnue. La nuit baisse sa musique propre. Sa musique errante n'est ni le campanaire des insectes, ni les syncopes nègres, ni la rumeur du parc! C'est le rondo qui jaillit de la bouche d'un puits infini, la voix plus blanche des langues. Tu ne la perçois pas. Qui écoute le poème de la nuit devient triste à tout jamais. Tu es tout près de moi dans l'obscurité, mais ton parfum est matinal. Tu es un œillet que Dieu m'a donné pour me consoler des regards gris. Une nuit comme celle-ci, sur la balustrade, je t'ai parlé des amours d'antan. Pourquoi ce sentiment si lointain, au lieu d'être avec toi? Dieu l'a permis ainsi. Nous allons préluder à la vie ignorée, à l'émotion première et dernière, qui continuera dans l'éternel au-delà de la vie, là où les âmes ne peuvent oublier, car elles n'ont ni poids ni volume. Elles ne peuvent oublier le sentiment, car en perdant leur forme, elles se changent en amour. Un mort est une passion qui perdure. Par cette nuit, ici, dans le sel de la mer, nous tendons nos regards sur les vagues blanches. Il règne une lumière poétique, c'est la barque du conte, où vola la blonde qui se transforma en mouette. Toi aussi tu as les cheveux blonds et obscurcis comme s'ils avaient été brûlés par la pensée. C'est une nue violette. Ton visage est un Botticelli, plein de coquetterie et de bleuité céleste. Je crois avoir vu tes yeux sur une gravure ancienne, mais tu es toute grâce moderniste. Dans l'immensité nocturne s'unifie l'esprit qui vole indécis dans l'obscurité. La nuit referme le passé et se prépare à la venue du jour nouveau. Tous les principes sont en mouvement; ce n'est pas un finale, qui serait la mort, mais le berceau d'ébène, la douce chaise à bascule bleue de Brahms. Ainsi elle nous berce maintenant, avec ses brises marines; elle nous suggère une valse de tendresse avec ses doux bonheurs et ses baisers d'amour. Il est dangereux de refuser un baiser à la nuit, on voit ses yeux noirs étinceler de ressentiment. Comme le matin pour les yeux, la nuit a été créée pour le cœur. Elle est la confidente des promesses; elle est amour total; Virginie et Sacuntala. Toute femme possède quelque chose de la nuit; une étoile ignorée l'a peinte avec sa lumière. Personne ne connaîtra l'essence de ton regard. Dieu

a choisi pour elle une esthétique insondable; comme cette nuit imprévisible qui a été forgée peut-être seulement pour nous. On dirait que le monde plongé dans la léthargie dort sans rêver et que naissent les songes pour notre enchantement. Nous pressentons les fins dernières de toutes les idées comme des principes nouveaux. Nous regardons les yeux des anges de cette nuit qui est un rêve. Quand nous aurons deviné l'amour de la ténèbre, nous connaîtrons à jamais l'insomnie céleste. Dans l'avenue du bord de mer s'obscurcit le nuage où clignent les fanaux jaune citron. Il règne un vert ancien où volent les sphinx. L'un d'eux s'est approché, peut-être à cause de la lumière de tes yeux. Ne sois pas alarmée par leurs rondes, car ils sont amis de la jeunesse et ils mourraient pour toi. Ils sont un symbole mystique de la Nature, ils sortent diversement de son sein obscur. Ils ne sont pas semblables à celui de Thèbes qui a touché l'esprit de l'homme, ils ressemblent à un joyau peint, à un jaspe vivant. Celui qui est venu est vert, c'est peut-être le premier de l'été. Pittoresque et douce sera la bonne fortune qu'il nous apporte. Il y a aussi une étoile qui nous regarde; elle paraît allumée pour notre illusion. Elle est sur la terre comme au ciel; elle brille en cet instant comme ton regard; si elle avait un cœur, il serait pour toi. Oui, nous nous trouverons un jour dans sa lumière, parmi ses jardins allègres. Nous trouverons un amour distinct de celui de la Terre, et la pensée ira plus loin vers les étoiles de couleurs. Tu es la fleur argentée de la Lune, une tendresse, une vérité de l'amour qui loge dans les yeux, dans le sourire et le baiser. Le baiser est une clé qui ouvre sur la profondeur de l'être et sur l'infini; parce que l'être est immortel. Regarde comment s'allument les lucioles; ce sont des lampes qui veillent au jardin endormi, ce sont les dames resplendissantes de la Cour qui se rendent aux noces de la reine Phalène. Ainsi iront à nos noces ces créatures merveilleuses de la Nature reconnaissante. Quand je t'aperçus l'après-midi, il me sembla que quelque chose, une émotion inénarrable se produisait parmi les cannas et les lauriers-roses du jardin. Peut-être l'émotion était-elle en moi, mais ce fut une réalité, simpliste mais belle. La beauté,

comme l'amour, est tout le sérieux de la vie; sérieux dans le sourire. L'amour idéalisé n'est pas seulement cérébral, car il y a une passion de l'imagination. Dans la synthèse créatrice du sentiment, le cœur et l'esprit s'unissent avec ferveur. L'amour est silencieux et son rythme sans paroles dit la chanson inexprimable, celle qui se devine dans le rêve de l'enfance, la chanson *Pressentiment*, qui s'entend sans crier gare dans la nuit d'élégance et parmi les ombres de l'été. Elle approche, la saison des amours. Un arbre chu a relevé sa cime, il veut sentir les bonheurs neufs et la fleur nacrée se pare et s'apprête pour la nuit ardente. Il y a des annonces de fête dans les salons et des silhouettes qui tremblent harmonieusement. Là, sur les balustrades, nous inscrivons le programme de cette nuit, notre fête; la danse des baisers et la chanson de la solitude, sous le parfum du laurier, sans aucun rêve de gloire mais plutôt de pérennité. Ta musique est mon rythme; ton roman est le mien. La romance de Printemps, l'amour sans paroles, nous l'emportons au plus intime, dans cette nuit d'aube incessante, qui se prolonge à l'infini dans le songe musical du cœur.

José Maria Eguren



José Maria Eguren. *Autoportrait*, 1906.

Obscur voyageur de la nuit, pèlerin chasseur de figures¹

Nuit bleue et Vision nocturne ont paru dans deux périodiques de Lima à quelques jours d'intervalle : le premier dans *La Revista semanal* du 12 février 1931, le second dans *La Noche* du 29 février. Ils figurent parmi une série de dix-sept *Motivos estéticos* (« Motifs esthétiques »), articles que José Maria Eguren (1874-1942) composa en 1930 et 1931, brève flambée qui clôture, avant le silence complet des dernières années, trois décennies consacrées essentiellement au travail du vers.

Il existe, selon les *Obras completas*, réunies par Ricardo Silva Santisteban (Lima, 1974), d'innombrables références à la nuit dans la poésie d'Eguren, sans omettre les quatorze poèmes qui lui sont — titre et thème — exclusivement dédiés. Nuits ou nocturnes, ceux qui ont fait l'objet d'une publication du vivant de l'auteur² s'échelonnent de 1916 à 1929 : il s'agit bien là d'une pierre de touche constante, d'un climat électif.

La singularité des deux Motifs esthétiques traduits ici tient à un double caractère. D'une part, ils s'inscrivent dans une période d'intense production de textes en prose — Eguren abandonne très sensiblement le vers dès la fin de 1929 — qui marquent tous une prise de distance réflexive, un passage à l'élucidation d'une esthétique. D'autre part, ils constituent une tentative, particulièrement novatrice dans la langue espagnole, de forger une prose poétique capable de transmettre une pensée sensible, d'allier l'esprit à l'émotion, de fondre la raison en mélodie.

De là une destructuration logique et syntaxique qui réduit à leur plus simple appareil les articulations de la phrase, le développement de la pensée et de l'expression s'enchaînant par plans successifs dans ce qui serait pour le langage l'équivalent de la touche picturale ou de la variation musicale.

Rien d'étonnant à cela chez un poète qui fut également un peintre — remarqué par Marcel Brion dès 1930 — un photographe et un musicien.

Quel que soit le moyen d'expression, Eguren donne au mode mineur l'exclusivité de sa voix et de sa vision. Sa poésie choisit par préférence la forme courte et le mètre léger qui rappelleront les Romances sans paroles et les Fêtes galantes de Verlaine — sa peinture préfère les nuances de l'aquarelle à la richesse de l'huile. Ses photographies minuscules — parfois de la taille d'un ongle — sont l'effet d'un appareil construit par l'artiste lui-même, pas plus grand qu'une boîte d'allumettes. Ce dépouillement, cette recherche de l'entre-deux et de l'infinitésimal sont paradoxalement comme le passage obligé pour accéder au mystère du monde, la voie étroite qui débouche d'un coup sur l'infini.

1. Deux titres de poèmes d'Eguren. .

2. Trois recueils poétiques : *Simbólicas* (1911), *La Canción de las Figuras* (1916) et *Poesías* (1929).

Il aura manqué à Eguren la consécration du voyage en Europe¹, si ardemment désiré et qui ouvrit à tant de ses pairs d'Amérique latine les barrières de pays trop étroits pour eux, pour lui permettre de prendre rang dans nos anthologies — longtemps après Young, Novalis et Musset — parmi les grands poètes de la nuit.

Ce n'aurait été qu'un juste retour des choses pour un artiste qui a pu en même temps — nous sommes toujours dans ces années cruciales 1930-1931 — incarner la tradition intacte du symbolisme et reconnaître en Nadja, « adorable Nadja, fleur de la rue et de la folie », « délicieuse enfant », une sœur de ses propres créatures: Clara, Sybna la blanche, la Déesse d'ambre et la Reine de la nuit.

En 1952, André Breton, jetant sur son passé le regard rétrospectif des Entretiens, était en droit de reprocher à la critique son incapacité à « remettre en place la courroie de transmission » entre symbolisme et surréalisme. Sans doute l'attention exclusive portée aux valeurs de rupture a-t-elle empêché de voir que la détermination du point sublime dans la montagne — par laquelle Breton justifiait toute l'activité surréaliste — pouvait être le trait d'union entre ces deux mouvements. On se prend à penser que l'auteur de Nadja aurait aimé qu'un poète d'Amérique du Sud — tout entier installé à demeure, et comme naturellement, au faite de l'idéalisme absolu — pût incarner cette rencontre et témoigner — par sa vie de moine-chevalier entré en poésie — de la validité de ses prémisses.

Daniel Lefort

Note sur le texte

Il n'existe actuellement aucune édition critique de l'œuvre d'Eguren dans sa langue originale même si l'édition de Ricardo Silva Santisteban (Lima, 1974) constitue sans doute l'effort le plus accompli par son souci d'exhaustivité.

C'est pourquoi Nuit bleue a été traduit d'après cette édition. Pour Vision nocturne, il a été tenu compte de l'apport de Cesar Debarbieri qui, dans le sixième et dernier numéro de la revue Kuntur (Lima, juillet-août 1987), a donné le texte complet du manuscrit. Il s'agit là encore d'une publication assez fautive, mais qui a l'avantage de restituer les deux récits, la nuit d'adolescence et la nuit d'enfance — reproduits ici en italiques — insérés dans l'essai.

Outre les précieuses observations de Javier Sologuren, ces traductions doivent l'essentiel de leur mérite — s'il existe — à l'étroite collaboration d'Emilio Adolfo Westphalen.

1. Et particulièrement à Paris, rêve le plus cher: « Je me promènerai sur le boulevard, avec ma barbe d'ivoire, marchant d'un pas anglais ».